

LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL

*Les Éditions du Littéraire ne sont pas concernées par ce qu'attend le « public ».
Il existe des éditeurs commerciaux qui servent le public et répondent à ses attentes.*

*Par ailleurs, si des livres nous semblent porteurs d'une forme d'individualité,
d'intelligence, de talent, en un mot porter ce sens vivant qu'est la littérature – avec une
qualité qui aurait les habits de l'authenticité – nous les publions.*

Nous reconnaissons le droit à l'excentricité !

DE L'ÂME & CIE

Du même auteur

Romans

UNE OMBRE AU TABLEAU, Éditions du Littéraire, 2016

JOEY'S, Éditions du Littéraire, 2015

PEAUX SENSIBLES, Gallimard, 2001

LE CHEMIN DE FER, Gallimard, 1998

DOMINIQUE GILBERT

De l'âme & Cie

Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

© Dominique Gilbert
© Les éditions du Littéraire, décembre 2017
pour la présente édition

ISBN 978-2-919318-46-9
ISSN 2257-5693

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.com

LE PROFESSEUR Bernard Hotorinno signa Toto, pour sa petite nièce, qui l'avait toujours appelé ainsi, tonton Toto. Quand il avait levé les yeux, la main tendue vers la personne suivante, il avait eu la surprise de la trouver, sage, souriante, pressant contre sa poitrine un exemplaire acheté le jour même, et avec son propre argent. Elle avait fait la queue comme tout le monde. « J'aurais pu t'en envoyer un », lui avait-il dit. Un livre cependant guère de nature à intéresser une jeune fille. Elle reprit le volume, lut la dédicace, rougit, se pencha, l'embrassa sur les deux joues et, avec un petit signe de la main, disparut. Les lecteurs attroupés la regardèrent s'éloigner, attendris, puis se tournèrent vers lui, et à son tour il se sentit rougir. À la dame, personne suivante, qui lui dit en confidence sa chance d'avoir une si jolie et gentille fille, il répondit d'un hochement de tête un peu sec. Il le regretta mais un autre lecteur, déjà, le dévorait des yeux. Celui-là, il s'en rendit compte au premier mot, était un collègue, et décidé au débat, et sans souci de ceux qui attendaient. Pour l'amadouer il lui donna tout de suite du cher confrère, et en effet obtint, l'autre ravi, de le désarmer. Ce professeur de lycée, qu'il eût à peine salué en temps ordinaire, se retira enfin, un mot flatteur bien en vue sur la page de garde de son volume. Vint ensuite une dame du genre un peu strict, intellectuel, qui joua la confusion et bafouilla du plaisir de rencontrer l'un de ses grands hommes, admiré depuis ses premiers travaux, citant l'un de ceux-ci en effet, et qu'il avait oublié. Comme à chaque fois qu'il ne

pouvait s'en tenir aux formules convenues (*pour Mme X avec toute ma etc.*), ce fut une épreuve que de lui tourner un petit mot aimable, plus personnel. Elle fut ravie, pas moins que le collègue, ou sa nièce, et en général tous ceux qui venaient lui faire signer son bouquin. Il disait volontiers *bouquin*. Ça lui semblait une désinvolture de bon ton. L'éditeur lui ayant demandé deux heures de présence, sa réponse, sincère, avait été que jamais ne se trouveraient assez d'amateurs pour occuper ce temps. Il était en passe d'y consacrer l'après-midi. La file ne s'épuisait pas. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise. *Biologie de l'esprit*. Tel était le titre. Pas de quoi déchaîner les passions. Le bizarre était que cette réussite, inattendue tout à fait, ne l'inclinait pas à croire son heure arrivée. Levant les yeux il les vit, ses lecteurs, ses fans. Ils faisaient la queue comme devant un acteur ou un chanteur à succès. Cela l'inquiétait. Il soupçonnait un grave malentendu, quelque chose, chez eux ou chez lui, entre eux et lui, qui n'allait pas.

Il connaissait trop la tendance qu'ils avaient, ses chers lecteurs, à voir le cerveau comme une sorte de super ordinateur, l'intelligence comme son logiciel, en plus compliqué peut-être, et que l'électronique, l'informatique, un jour, le progrès toujours progressant, finiraient par imiter et même supplanter. Il ne coupait pas dans ces naïvetés. Mieux que personne il connaissait la nature de l'activité cérébrale, qu'il s'agit de neurotransmetteurs, d'ions entrants et sortants, de pompe à sodium, de dépolarisations, repolarisations membranaires, de synapses, etc., et rien qui puisse s'assimiler à un courant électrique. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un courant électrique ? Certainement pas ce que suggère l'image, le cours d'eau, la plomberie. Deuxième malentendu : en fin de compte, électrique, biologique, chimique, physique, peu importait s'il fallait s'intéresser à ce que, à ce qui, ayant sa source dans un

amas blanchâtre sous une boîte d'os, mou, contourné, bien peu céleste, car il était bon matérialiste, bon scientifique, finit sa course sous forme d'un faible courant d'air franchissant les lèvres : *je*. En somme : rapports de la matière et de l'esprit, du cerveau et de la pensée, vieilles questions, débattues depuis l'aube des temps. Lui, Professeur, était très capable de penser la matière. Noyaux gris, hippocampe, thalamus, axones, dendrites, chronaxies, synapses, neurotransmetteurs, hormones, etc., etc., etc., très bien. Spécialiste. Pensée de la matière, certes, son domaine. Mais l'autre bout de la lorgnette. Matière de la pensée ? Quel genre, l'animal ? Sécrétion ? Du cerveau ? Comme d'un rein ? Pipi du cerveau ? Sa pensée ? Pipi ? Il voyait sur la table l'un de ses exemplaires, son titre à l'envers. Il eût fallu une machine à explorer ses intérieurs. Il est certain qu'elle eût montré un sacré fouillis.

Les jours suivants apportèrent une surprise : le succès ne lui convenait pas. En costume de ville – à son altitude on ne porte plus la blouse, même au labo – penché sur un collaborateur en train de manipuler des cellules, ou le décolleté d'une stagiaire, il n'était plus là. Ses départs du labo se firent plus fréquents, précoces. Retrouvant son cabinet de travail chez lui, dans un pavillon isolé – il était veuf et, une fois la bonne partie, personne pour l'observer – environné de ses classeurs, documents, fiches, il demeurerait inerte, incapable d'ouvrir un livre, de saisir le moindre papier. Il avait été l'homme le plus occupé, jamais il n'était resté une minute désœuvré, or il ne faisait rien, ne quittait plus un vieux peignoir, errait d'une pièce à l'autre, aux pieds ses seules chaussettes, passait des heures à regarder le dos de ses livres sur les rayonnages, se rendait à la cuisine, se servait un verre de vin, se le reprochait, tombait sur un divan, y demeurait, se grattait la tête, s'examinait les ongles. Il n'était pas un recoin de son appartement qu'il n'eût parcouru en tous sens, pas un bout

de tapis, de parquet, jusqu'au couloir menant aux toilettes, qu'il n'eût visité mille fois. Ses errances au sol, toutefois, eussent formé un parcours moins tortueux que ses intimités crâniennes. Il se sentait comme prisonnier d'un labyrinthe. La question était de comprendre comment il y était entré. Il soupçonnait que son ouvrage, si clair, n'y était pas pour rien. Ce livre à présent il le voyait comme un fil d'Ariane qui fût devenu plus embrouillé que le Labyrinthe. Un fil ayant pour guide le Labyrinthe. Une Ariane ayant pour fil un Labyrinthe. *Biologie de l'Esprit ? Esprit de la Biologie ?*

Au soir d'une journée passée en allées et venues dans l'appartement, absent du labo sans même avoir prévenu, survint du nouveau : se mettant au lit, peignoir crasseux qu'il ne quittait plus même la nuit l'enveloppant, il sentit sous ses doigts, au sommet du crâne, une sorte d'excroissance, réaction peut-être aux grattages lors des stations sur le canapé, un renflement, une turgescence, peu marquée mais nette, d'avant en arrière. Il courut à la salle de bains, s'agrippa au lavabo, s'examina : une ligne rougeâtre partageait ses cheveux de la nuque au front, légèrement saillante, qu'il palpa longuement. Indolore, un peu chaude, légèrement rugueuse. Qu'il se produise quelque chose, même de cette sorte, et par la localisation, le crâne, sans doute en rapport avec ses inquiétudes, lui sembla bon signe. Signe de quoi ? Aucune idée. Peu importe, pensa-t-il, tout valait mieux que le marasme des dernières semaines. Cette nuit-là, il dormit.

Pour le cas qu'il se fût agi d'une réaction à ses grattages il les cessa tout à fait, pour plus de sûreté se coupa les ongles ras. La chose – il ne savait comment la nommer, cela ressemblait à une crête cornée – continua de croître, assez lentement, à peu près au rythme de ses cheveux. Chaque jour, plusieurs fois, délicatement il la palpait mais, crainte d'en perturber le développement, très doucement.

Bientôt elle commença d'être visible, l'obligea à changer sa coiffure. Même chez lui, par précaution, dans le cas d'une visite et qu'il pût être surpris il ne quitta plus de vue son chapeau. Au bout de quelques semaines cet accessoire sembla perché sur une éminence et il dut y renoncer. La crête, solide, lustrée, turgescence, se montrait au grand jour. Elle lui donnait un genre un peu punk et, malgré l'intérêt de pure science, qu'il trouvait de fort mauvais goût. Il n'osa plus sortir, se mit carrément en congé. Les gens du labo le crurent malade mais il les ratura, se dit engagé dans une recherche personnelle, qui ne lui laissait pas le loisir d'autre chose – et dans le fond c'était la vérité.

La consultation d'un collègue, premier mouvement, dermatologue par exemple, ou rhumatologue (il ne savait de quelle spécialité il pouvait relever, envisagea même la psychiatrie) fut repoussée. Depuis qu'il s'était avisé du phénomène il se considérait un être à part, trop unique et précieux pour être soumis au savoir ordinaire. Il voulait s'en réserver l'exclusivité, être seul spécialiste de lui-même – non sans envisager déjà, à part lui, une publication, et qui ferait du bruit. Ce qu'il osait à peine s'avouer était d'une autre nature, inquiétante même à son propre jugement, et dont il était honteux : il n'osait croire, mais y pensant toujours, à cause de ses travaux, sa science, ses titres, qu'une force supérieure, la déesse Sélection Naturelle, l'avait élu, lui le plus digne des hommes, pour être porteur d'une mutation inédite, décisive peut-être dans l'histoire de l'humanité. La nature ne va que dans le sens du progrès selon ce que croient les hommes (de fait elle s'en fiche, va partout où elle le peut). Il se sentait devant une épreuve à laquelle il n'avait pas moralement le droit de se soustraire. Demeurant ce qu'il était, chercheur passionné, il le fut de son propre cas. Le style des formules qui lui bourdonnaient dans l'esprit, leur symétrie, qu'il fût

à la fois expérimentateur et expérimenté, observateur et observé, sujet et objet, lui faisait croire qu'il touchait à l'origine de l'embrouillement de ses idées, à l'origine de l'origine.

Il ne dort plus que par courts moments. Grâce à un compas et un centimètre de couturière il observait, calculait, projetait, mettait en courbes la progression de la chose. Ces mesures, dix fois répétées, comparées, estimées, avaient le grand mérite de fournir un dérivatif à d'autres préoccupations, lesquelles touchaient essentiellement la forme future de son crâne, cela non sans inquiétude.

Passèrent quelques semaines. Il ne se lavait plus, ne se rasait plus, ne dormait jamais plus d'une heure de suite, recommençait ses mesures, ajoutait un millimètre à ses courbes, les contemplait, les projetait, essayait de se faire une idée de sa forme, en fin d'évolution, s'inquiétait de la durée, imaginait son crâne surmonté d'un cimier dans un mélange d'angoisse, de honte et d'orgueil. Il ne voyait plus personne, se faisait livrer ses repas, ouvrait et refermait en vitesse, chapeau à la main demi incliné cachant la tête.

Cette nuit-là il fut réveillé en sursaut. Dressé sur sa couche, étourdi, il se rendit compte qu'il avait ri dans son sommeil. Ainsi la première fois que lui vint l'Idée ce fut dans le sommeil, par un éclat de rire. Elle fut présente. Plus question de dormir. Il fit le tour des miroirs de l'appartement, y stationna de longues minutes, de face, de profil, de dos, contorsionné, enfin s'installa dans un fauteuil, au salon. Il attendit le jour. À la lumière de l'aube l'hypothèse d'une reprise évolutive qui l'aurait affublé d'une crête préhistorique, sorte de régression préalable à la grande poussée en avant – il s'était vu en une sorte de dinosaure de l'avenir – ne fut pas tenable. C'était l'Idée au contraire, celle qui l'avait fait rire dans son sommeil, qui

l'emportait. Sur son crâne si bien plein se voyait désormais une chose très reconnaissable et, bien qu'il y manquât les articulations (tout de même elle était fixe), une fois admise, malgré la difficulté, qui ne pouvait faire de doute, un accessoire banal, commun, de ces trucs... là... de voyage... dont le nom bien significativement lui échappait... zut... comment... déjà... ah... voilà... c'est ça... d'une... ah c'est ça... parfaitement... d'une... valise : une poignée. Il avait une poignée sur la tête.

Pétrifié, n'osant y toucher, il demeura à s'observer de longues minutes. Sous aucun angle cette image de lui-même, ne fût-ce qu'une seconde, ne pouvait s'admettre. Non plus que se rejeter. La suite était fatale. Elle se produisit devant le grand miroir du salon, par un mouvement où son esprit, biologique ou pas, n'eut aucune part. Une de ses mains, la droite, s'éleva, saisit la poignée, il vit ses doigts assurer la prise, ses phalanges blanchir, il sentit la puissance de ses muscles, il vit la sueur à son front. Le cuir chevelu se tendit. Une exaltation sacrée l'avait saisi. Ramassé, grimaçant sous l'effort, avec ce rictus que montrent les haltérophiles, tirant de toutes ses forces, il se vit, triomphant, décoller et flotter au-dessus de la moquette. Son livre, sous une douce brise, dérivait aussi, à mi-hauteur, pages lentement se déployant, l'encre se libérant, détachée dans l'espace, paroles d'encre dérivant au gré de l'air. L'encre parlait. Ouvrir un crâne, en tourner les pages, le lire, l'écouter parler. Il tirait de toutes ses forces, s'acharnait, tremblait sous l'effort, exorbité, haletant. Un millimètre eût suffi, le plus faible jour entre ses genoux et le sol. Il voyait dans le miroir son reflet inversé, à genoux, une main à terre, l'autre refermée sur la poignée, tirant dessus à pleine puissance, et se faisant un mal de chien. Soudain il lâcha prise.

La tension s'apaisa. La douleur cessa. Il se remit debout, s'approcha du miroir. Une ligne noirâtre était apparue à la

